

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH

Voyage de l'Arabie heureuse

Myriam Philibert

Février 2024

Voyage de l'Arabie heureuse

Myriam Philibert

Pourquoi Voyage de l'Arabie heureuse ?

Oserons-nous plagier Jean de La Roque, l'un des pionniers modernes de l'investigation au Yémen, qui titra ainsi son ouvrage, paru en 1716 ? Le malouin espérait trouver une route commerciale nouvelle pour le café qui devenait alors une denrée de luxe très recherchée. L'Orient fascine, depuis des temps immémoriaux : Châteaubriand, Lamartine, Nerval ont inscrit leurs noms dans ce catalogue. Chercheurs d'un mythe fabuleux et irréel, ils souscrivaient à quelque fantasme, quelque expédition sans retour, ou plus banalement quelque aventure. Ainsi, pour Henri de Monfreid, un titre *les derniers jours de l'Arabie heureuse*.

Entre rêver de désert et y vivre, la réalité n'est pas toujours ce mirage faisant miroiter d'extravagantes merveilles, encens, parfums, épices, perles, moka, qui justifient sans doute le qualificatif « d'heureux ». Les Romains, très peu versés dans la fantaisie, usaient déjà de ce terme grandiloquent. Pour eux, le pays demeurerait partiellement imaginaire. Tout juste apprécié par quelque poète inspiré. Une de leurs armées, pourtant, s'y perdit, faute de guide, dans une chaleur suffocante. En 26 avant notre ère, 10 000

soldats romains se sont irrémédiablement égarés dans un univers aussi hostile qu'impitoyable. Selon que l'on foule les pistes du désert, que l'on tente d'aborder, au mépris de courants marins incertains, sur des côtes désolées aux grèves de feu, ou selon que l'on goûte à l'inimaginable splendeur enchanteresse des oasis, l'appréciation de l'Arabie diffère !

Débuterons-nous avec une exposition parisienne, au Louvre ? En septembre 2022, l'Arabie saoudite a prêté au musée une prestigieuse statue en grès. Elle fut trouvée au cours des fouilles conduites par l'université du roi Saoud. Ce colosse de 2,30 m de haut provient d'Al-Ula, il est daté entre le V^e et le III^e siècle AEC (avant l'ère commune) et représente, sans doute, un roi de la dynastie lihyanite. Il trahit des influences égyptiennes de basse époque. Aujourd'hui, les pays de la péninsule arabique se prêtent au jeu de s'ouvrir au monde. Cependant, il arrive que l'on enfouisse à nouveau des statues anciennes, au nom de la religion qui refuse toute figuration humaine. (fig. 1)



Figure 1. Statue d'homme, royaume de Lihyanite, Arabie saoudite. (© T. Olivier)

Ces territoires immenses, pays de contrastes et de mystères, sont répartis entre plusieurs nations, l'Arabie saoudite, le Yémen, Oman, les Émirats arabes unis... De fabuleuses richesses ont suscité la convoitise des autres peuples depuis l'antiquité. Cependant, ces contrées semblaient inaccessibles, protégées par une aura tissée de fantastique, de merveilleux, de réalités intangibles. N'était-ce pas le lieu où le phénix immortel venait se ressourcer ? Et l'on espérait disparaître dans un monde de pierre à jamais coagulé, s'enivrer de jardins enchantés, dissimulés en des lieux envahis de palmiers. Montagnes et canaux assurent une eau qui devient bénédiction des dieux, comme en témoigne Artémidoros d'Éphèse (I^{er} siècle AEC). N'est-ce pas en ces terres que s'est épanoui le royaume emblématique de Saba, dont la prestigieuse reine qui gouvernait trois contrées, le Yémen, l'Érythrée et l'Éthiopie, envoûta le roi Salomon ? Point d'accueil pour les navigateurs en quête de perles précieuses, route d'une Inde fabuleuse ou d'un Orient ultime, réel ou mythique, la côte déboute tout marin mais recèle des trésors aussi mirifiques que mirobolants. Est-ce là que se découvre l'Arabie « fertile », voire fastueuse ? Ces multiples facettes déconcertent tout voyageur.

Pour rester prosaïque, il y a trois Arabies ! L'Arabie pétrée, l'Arabie du désert, où les nomades sont maîtres, et l'Arabie heureuse. Pour le rêveur, l'expression équivaut à s'égarer dans un fantastique fantasme, où le café, venu de Mokha, l'encens et la myrrhe sont véhiculés au pas régulier et hypnotique des caravanes, sur des pistes aussi interminables que traîtresses et dangereuses ; les perles sont à quérir dans le golfe arabe. Faut-il opposer deux contrées, l'une luxuriante en raison de sa situation tropicale et l'autre, aride, impénétrable, sauvage, où des richesses pierreuses, gravées ou piquetées, se dissimulent farouchement à l'investigation du curieux qui ose imprudemment s'aventurer en ces lieux, toujours gardés par des hommes en armes ?

Adam et Ève, du paradis à l'enfer

Faut-il débiter par la « Tombe d'Ève » ou par le mirobolant temple de la reine de Saba ? Entre légende et histoire, les célébrités de la Bible s'invitent dans le berceau des Arabes.

Avant l'arrivée de l'Islam, les femmes jouissaient d'un grand prestige et avaient un pouvoir certain en Arabie, où la société demeura de type matriarcal jusqu'au I^{er} millénaire AEC. Nombre de sanctuaires sont voués à des divinités féminines – ainsi le temple d'Athtar d'As Sawda (Yémen), bâti au VI^e siècle AEC, où les piliers sont ornés de fines gravures montrant un personnage féminin au-dessus d'une frise de bouquetins et encadrée de serpents enlacés. Depuis 1925, la « Tombe d'Ève », elle, se retrouve enfouie, cachée... On la recherche en vain. Dans un cimetière anonyme, à Djeddah (Arabie saoudite). Elle témoignait d'un polythéisme dont il fallait impérativement se départir. (fig. 2)



Figure 2. Déesse du temple d'Athtar, As Sawada, Yémen. (© G. Robine)

En revanche, sur tout le pourtour de la plus vaste zone désertique de la péninsule, dix mille tombes-tours ont été répertoriées. Elles sont bâties en pierres sèches, ont environ 2 m de haut, pour un diamètre de 3,50 m à la base et 2,80 au sommet, avec une entrée surélevée tournée vers l'occident. Elles parlent d'un temps quasi préhistorique, où le désert intensifie son emprise. Des pasteurs nomades ou semi-nomades les édifièrent, à l'écart des grandes voies commerciales, pour rendre hommage à leurs ancêtres et/ou pour délimiter les territoires des diverses tribus, hostiles entre elles.

L'Islam s'est attaché à combattre l'idolâtrie et a tenté d'extirper le légendaire du cœur de ses fidèles. Cependant la Mecque devint un lieu prédestiné et mythique. Après avoir goûté au fruit défendu, Adam et Haoua (ou Ève) sont honteusement chassés du paradis et condamnés à deux cents ans de séparation. Nul ne sait d'où ils sont sortis du jardin pour une vie de misère et d'incertitude, ni à quel endroit ils ont émergé, une fois leur peine purgée. Le conte avoue qu'Adam a dû se repentir sur le mont Arafat, avant d'aller bâtir la Kaaba, pour expier. Arafat et Djeddah sont sur une même route sainte... Selon Al-Fakiri, historien contemporain de Mahomet, cette ville se révèle comme la plus féminine du monde, et le nom (*jaddah*) signifie « grand-mère ». Pourquoi Haoua n'aurait-elle pas été inhumée en ce point ? Certain explorateur, au moyen âge, y aurait vu une coupole surmontant quelque temple. Au fil du temps s'est forgé un mythe, en marge de l'Islam officiel. Une part des vrais croyants, crédules, a encore foi en de belles images. Fondée par la tribu yéménite de Qada, Djeddah, brillante cité aujourd'hui, s'enfonce pourtant dans un passé sans âge, oublieuse de la déesse mère originelle, pieusement apportée depuis les terres du sud.

La Mecque, saint des saints, livre, elle aussi d'étranges coutumes. L'actuel patriarcat dominant occulte le passé antérieur. Un Dieu-père se substitue aux trois déesses

primordiales, Allat, Uzza et Manat. La création du monde se voit revue et corrigée à leur avantage. Et les divinités féminines, reléguées. La femme avilie. Sauf à la Mecque, justement, haut-lieu sacré avant l'implantation de l'Islam. Ici, la tribu des Quraïch a continué à vénérer ses déesses et à faire le tour de la Kaaba en prononçant leur nom. Le *Livre des idoles* les cite. Auparavant, les Nabatéens, peuple de l'Arabie, considéraient la première comme la mère universelle, celle de tous les dieux et de l'humanité, et les deux autres comme ses filles. Jouant un rôle protecteur, elles avaient le pouvoir d'intercéder favorablement aux suppliques des humains en détresse. Pour sa part, Allah, « le dieu », était le titre du dieu-Lune. Quant à la Kaaba (« le cube »), ce terme dériverait d'un mot signifiant « jeune fille ». (fig. 3)



Figure 3. Bas-relief des déesses arabes Allat, Uzza, Manat ; début de notre ère. (Musée national d'Irak, Wikipedia, photo Osama Shukir Muhammed Amin FRCP – Glag)

Que dire d'un culte des pierres à l'origine de ce sanctuaire fondateur et fondamental ? Vérité occulte, le symbolisme prévaut... Les apparences altèrent la réalité. Il semblerait bien que la vénération première, à la Mecque, ait été axée sur la représentation d'une vulve. L'Islam a intégré un lieu de vieilles superstitions et d'adulation ancestrale, voire mystérieuse, envers la Mère de l'univers. Il suffisait, ici, de substituer un dieu à une déesse et l'allégorie pouvait satisfaire une société devenue patriarcale. Quant au cube, ne symbolise-t-il pas la Pierre ? Et l'on passait d'un culte de la féminité à celui de cette dernière. Or, l'Islam pourchasse l'idolâtrie. Adieu l'idée fallacieuse d'un bétyle révéré ! L'objet intervient strictement dans le cadre du rite et s'inscrit dans la fable. Propice, le sens ésotérique du cube s'imposait, désormais – le créé en regard de l'incrée. Plus subtil, le cube se référait à l'âme – venue des plans divins. Et la Kaaba abrite la Pierre noire. Ce symbole descend directement du Ciel. Il appartient au temps d'Ève et Adam. La faute commise, ceux-ci sont chassés du paradis et séparés par punition. Adam s'ennuie, gémit sur son sort. À force de jérémiades, il finit par alerter Allah qui s'emporte. Il jette alors une tente en plein désert. Voici le point où l'homme devra ériger la Kaaba. La grandeur d'Allah fut telle qu'il plaça trois luminaires dans cet abri sacré : un rubis, un corindon blanc et la précieuse « Pierre noire ». Ce corps céleste venait directement du Paradis. Ultérieurement, l'ange Gabriel en fit don à Abraham, descendant du couple premier.

Il semblerait que le jardin d'Éden soit niché au sein de l'Arabie, où tout ne se résume pas au désert aride et brûlant. Le qualificatif d'heureux pourrait avoir une résonance dès l'aube des civilisations. Les Sumériens narraient déjà une belle histoire « paradisiaque ». En revanche, ils se sont toujours tus sur la localisation de ce comptoir mirobolant, d'où ils rapportaient des trésors vivriers. Longtemps Dilmun s'est réduite à une dénomination quasi imaginaire... La Bible se garde bien de trahir le secret. D'aucuns avancent qu'il y eut deux cités de ce nom, au cours de l'histoire...

*Enlil les dépêcha tous à Ères.
Dattes, figues, lourdes grenades,
Cerises, prunes, noix-de-Halub, pistaches, glands,
Dattes de Dilmun par paniers,
Régimes à la couleur sombre,
Grenades aux larges grains,
Grappes massives de raisin de primeur,
Fruits exotiques en branches,
Rameaux d'arbres fruitiers hivernaux,
Fruits divers du jardin :
Enlil les dépêcha tous à Ères. (Le mariage de Sud)*

Ce poème paléo-babylonien (2000 AEC) raconte une histoire d'amour où la belle ne s'en laisse pas conter par le roi des dieux, mais exige le mariage contre ses faveurs. Ainsi, une jeune fille d'obscur condition devient la Dame, la parèdre d'Enlil – soit Ninlil. De somptueux cadeaux, venus de contrées exotiques et lointaines ou du jardin originel scellent les noces... Jusqu'au jour où la trace du Paradis se perd inexplicablement dans l'enfer sableux et rocheux du désert ou sous les profondes eaux de la mer.

Avant que le patriarcat n'impose sa loi, la femme jouissait d'un grand prestige. Fut un temps où un trio de déesses ou un trio soleil – lune – Vénus étaient révérees. Leur

culte s'était répandu depuis le royaume nabatéen de Pétra vers les états plus ou moins légendaires de l'Arabie heureuse et jusqu'en Iran. Un bas-relief d'Hatra (Irak) les montrent debout côte à côte, associées à un lion. Peut-on dévoiler leurs personnalités ? Al-Uzza (ou Uzza) tire sa puissance sans faille du doublement de la lettre Z. Voici une guerrière, assimilée à l'étoile du matin. Al-At (ou Allat) est la plus fameuse des trois. Déesse solaire (ou lunaire ?), elle patronne la fécondité, la féminité, l'agriculture (*latta* signifie mélanger et pétrir l'orge) ; elle protège les animaux. Quant à Manat, l'aînée, attachée à la lune décroissante, elle symbolise le destin et la mort fatale. Toutes trois étaient, à la Mecque, représentées par des pierres aniconiques. Il y avait en tout 360 bétyles païens. Mahomet ordonna de les détruire. (fig. 4)



Figure 4. Scène rupestre gravée, Puits d'Al-Ayn, Oman. (Dessin E. Anati)

Sur les pistes du désert, d'énigmatiques messages confiés à la roche

L'Arabie n'est-elle pas terre de contes, de fantasmes et de magie ? Désert infini, mer tumultueuse, contrastes de tout instant, l'immense territoire et ses multiples facettes nous invitent à un voyage dans l'espace et le temps. Des points, des sites, des pans de montagne surgissent couverts de graphismes barbares et d'inscriptions énigmatiques ; des oasis se terrent dans un paysage hostile, rébarbatif et clos sur des secrets sans âge. Celui qui suit la mirifique piste de l'encens, initiée par la reine de Saba, trouvera peut-être quelque joyau insoupçonné, arraché aux sables blancs ou dorés, aux buttes rocheuses ocrées, ou aux sombres granites. À condition de suivre un guide qui ne l'égare pas vers quelque sentier tourmenté sur les traces du phénix immortel, qui a migré ici depuis l'Égypte. Bienheureux celui qui bravera le vent de sable et retrouvera les indices de son passage ! À propos d'empreintes, le désert de Nefoud (Arabie saoudite) a conservé celles de pieds humains, datés d'il y a 120 000 ans. Ce sont les plus anciens vestiges connus en terre arabique. Et ceux de la présence d'une humanité moderne.

Miracle de la vie ! Il y eut une époque luxuriante, faste, « heureuse », avant que les roches ne se dénudent et que les sables improductifs n'envahissent le territoire. Faut-il s'y enfoncer ? Étendues immenses, silence sauvage. Fameux, grandiose, merveilleux temps des archaïques millénaires préhistoriques. Le paysage en a, opportunément, sauvegardé la trace, fugace, sur des parois rocheuses – l'Arabie offre une fabuleuse abondance, en matière d'art rupestre. Aux abords du golfe arabo-persique, des animaux marins, tortues, étoiles de mer s'ébattaient sur les parois des grottes. Ailleurs, des femmes dansent, euphoriques ; des hommes chassent des bouquetins aux immenses cornes

recourbées. S'agit-il de se nourrir ? S'agit-il de perpétuer quelque rite où caprins solaires et lune sont réunis par un destin commun, en un mythe cosmogonique ? (fig. 5)

Deux aires géographiques et trois horizons chronologiques définissent un art d'exception. À cela s'ajoutent des milliers d'inscriptions dans des langues multiples. Et les commentateurs de s'étonner des vertus de l'écriture et de l'étonnante culture de peuples nomadisant au gré des saisons ! Contraste entre la sensation d'une vie éphémère et l'éternité que représentent gravures et peintures sur le substrat rocheux ! Côté oriental, le sultanat d'Oman affiche un art diversifié qui traverse les millénaires depuis le réchauffement postglaciaire jusqu'à nos jours. Côté occidental, des dizaines de sites s'égrainent le long d'une voie qui va devenir, au fil des âges, la route de l'encens.



Figure 5. An Alkan 1, palmier piqueté. (Photo de la mission archéologique de Najran, Guillaume Charloux)

Côté chronologie, distinguons sommairement :

- les temps pré et protohistoriques (9000 – 1200 AEC) ; au sultanat d'Oman, la première phase révèle uniquement des animaux ; ensuite arrivent des êtres humains filiformes et schématiques, côtoyant une faune sauvage ; des femmes au port aristocratique et d'étranges poignards ; enfin, des images uniquement géométriques (soleils, spirales, zigzags, etc.) envahissent les parois ; globalement, on saisit le passage du temps des chasseurs à celui des pasteurs, et la crise que suppose la désertification ;
- la période préislamique où un art guerrier se développe ; le cheval et le dromadaire, non plus chassés mais montés, entrent en lice ; les représentations masculines l'emportent sur les figurations féminines ; dans une volonté d'affirmation, des signatures et des commentaires accompagnent des dessins parfois gigantesques ;
- la période islamique, où les manifestations picturales perdurent en dépit de la vindicte à propos de la représentation des créatures vivantes ; des inscriptions affirment le passage de leur auteur et marquent d'une empreinte indélébile la fugacité du temps ; dans les zones les plus reculées, le cheval monté apparaît seulement avec l'Islam.

Chaib Samma : piqueté sur un flanc de rocher, un taureau s'offre à une ronde humaine : des femmes opulentes couronnées de diadèmes et des hommes élancés, nus, porteurs d'une crosse. Comment ne pas croire en un riche pays, avec des troupeaux féconds et en un hommage au taureau ? L'archéologue, féru de chronologie, se borne à dater cette composition d'une époque chalcolithique, ajoutant que le climat, plus humide, favorisait encore l'élevage dans une Arabie « heureuse ». Déçu, l'aventurier oublie ses visions et revient dans le désert... La matière s'y est coagulée sous un soleil implacable et meurtrier, la vie y a été fixée à jamais par une empreinte gravée sur l'amère roche mère.

Toute l'histoire de la péninsule arabe est gravée sur la pierre, depuis l'aube des temps et les chasseurs archaïques jusqu'aux conquêtes de l'Islam – un raccourci de milliers d'années. Pour les périodes les plus anciennes, on rencontre d'immenses buffles ou des aurochs, témoins archaïques à jamais disparus. Chacun a mis sa propre marque sur celle de son prédécesseur, rendant le récit légendaire et douteux. Étrange livre d'images avec ou sans parole ! À Qahra, selon les relevés cités par Emmanuel Anati, toutes les phases se superposent, les tracés élégants des chasseurs archaïques qui vivaient encore dans l'innocence des premiers matins du monde ; les graphies moins racées des chasseurs-éleveurs, qui vouaient un hommage quotidien à la vie et entretenaient de fastueux troupeaux ; le style plus abâtardi des siècles qui précèdent notre ère. Ici, de grandes silhouettes féminines, avec des coiffes pointues, les bras levés, s'agitent dans un surprenant délire. Qui sont-elles ? Des déesses-oiseaux d'un art inhabituel ? Des femmes chamanes vêtues des rémiges du vautour ? Leur muette présence s'impose, voilant les scènes qui s'effacent dans l'oubli temporel. S'impose alors un mutisme accablant... Peu à peu, le désert a envahi les verts pâturages. Les hommes, déshérités, sont devenus nomades. La quête de l'eau, une nécessité. Au Puits d'Al Ayn (Oman), une pantomime semblable se dévoile. Une femme, aux longues tresses, dresse les bras dans le vent chaud du désert, en posture d'orante. Va-t-elle danser jusqu'à la transe ? Sans l'ombre d'un nuage, le ciel étend sa chape de lourdeur et de chaleur. C'est dans cette zone de Bât, Al Khutm, Al Ayn qu'ont été mises au jour d'immenses nécropoles constituées de tombes à ruches, que nous évoquerons plus loin.

Le Yémen offre ses richesses, peintures et gravures ; l'on y trouve des peintures de bovidés proches de celles d'Éthiopie, mais aussi des gravures de buffles ou d'aurochs, issus de la préhistoire la plus lointaine. De petits êtres humains apparaissent, systématiquement en posture d'orants, en relation ou non avec l'art animalier ; puis viennent des silhouettes longilignes aux airs fantomatiques, animant des scènes complexes, parfois difficilement interprétables ; ultérieurement, des chameliers dévoilent l'inexorable évolution de la vie quotidienne. Quant à l'art néolithique de Jubbah (Arabie saoudite), il propose des formes humaines élancées et galbées, épaules de face et jambes de profil, porteuses de têtes aux dessins géométriques. Sans doute s'agit-il de masques ? Auparavant, il y avait des femmes plus rondes, mais l'ère historique des cavaliers leur a superposé des équidés, les effaçant partiellement.

Au pas mesuré de son chameau, le voyageur poursuit sa route, envahi de torpeur. Au détour d'une sente, il voit un dromadaire grandeur nature émerger d'un rocher. Mirage ou réalité ? Le sable a tout envahi et l'errant, hébété, confond pierre et réalité. Vient l'aridité tenace, implacable et l'époque des dromadaires, indispensable compagnon du nomade. L'immense majorité des représentations de cet animal montre des spécimens mâles. L'on peut s'interroger sur ce vif hommage à la polarité masculine, d'autant plus que les représentations sont le plus souvent spectaculaires, gigantesques, voire monumentales quand le relief surgit du massif montagneux. En Arabie saoudite, six grands ensembles sont à distinguer :

- les reliefs de Camel Site qui sont des sculptures grandioses, parfois endommagées et menacées ; une scène montre un dromadaire en présence d'un cheval, tous deux sauvages ; cet art date du néolithique ; (fig.6)

- les grandes gravures, en lien avec les précédents, autour du désert de Nefoud ;
- une trentaine de sites, définissant le style nord-arabique, vers Ha il, Tayma et Al Ula ; les dromadaires se limitent à de simples contours, le cou tendu, la bosse protubérante et sont associés à des inscriptions ou des signatures en thamoudéen (1^{er} millénaire AEC) ;
- la tradition « de Shuwaymis », où l'animal schématisé porte une bosse triangulaire, de même époque que le groupe précédent ;
- la région de Najran où ont été repérées des gravures de profil en mauvais état de conservation ;
- un homme et un dromadaire à Pétra (Jordanie) se rattachant à ce groupe particulier, distinct des autres ensembles de camélidés de la péninsule arabique.



Figure 6. Dromadaire sculpté, Camel Site, Arabie saoudite. (© Camel Site Archaeological Project, Maria Guagnin)

L'infatigable aventurier, qui parcourt l'infinie solitude des terres assoiffées, n'est jamais au bout de ses surprises. Si l'art rupestre narre de beaux contes tirés d'un passé révolu, d'autres énigmes surgissent fort à propos pour le distraire de la monotonie de la route. Il s'écarte alors de la piste caravanière pour contempler, à quelque distance de Sakkaka (Arabie saoudite), le surprenant ensemble d'Al Rajajil. Depuis longtemps, ceux qui ont érigé ce groupe de monolithes – le peuple de Thamud –, ont disparu, effacés par l'avancée du désert ou l'oubli des ans. Hautes de 3 m, ces pierres, pesant environ 5 tonnes, sont vantées comme « Stonehenge » arabe. Aujourd'hui, cinquante-quatre groupes de dix-neuf stèles défient l'éternité, évoquant quelque passé méconnu. Quant

au peuple de Thamud, il a laissé son nom dans l'histoire, à travers ses inscriptions et des mentions dans le Coran. Il y est vilipendé comme polythéiste impénitent et rétif à l'Islam. Et il disparut au VI^e siècle. (fig. 7)



Figure 7. Vue partielle du site d'Al Rajajil. (Arab News)

Les peuples de la tente n'ont que peu laissé d'histoire – au mieux quelques noms gravés sur la pierre. Depuis l'avancée du désert, la vie s'est centrée sur les oasis. L'une d'entre elles abritait la cité d'« Hgr » – Hégra peut-être ? Rawwafa, pour sa part s'enorgueillit d'un temple voué « au dieu » (*Ilh* en araméen, ou *Al-Ilah*). De haute antiquité, Tayma, une ville-oasis, a survécu à l'outrage du temps.

Abruti de soif et de fatigue, le voyageur, somnolent, songe à quelque oasis perdue... Dans un lointain mirage ! Que peut-il espérer d'une terre inhospitalière ? Se perdre sans jamais retrouver la piste caravanière qui conduit vers les jardins et les palmeraies, dont il attend la fraîcheur et le réconfort. Aura-t-il le courage d'aller d'ouest en est et de tenter de découvrir la fabuleuse et évanescence Dilmun ?

Dilmun

*À Dilmun, auparavant, ne croassait nul corbeau,
Ne cancorbait nul francolin ;
Nul lion ne tuait ;
Nul loup ne se jetait sur les agneaux ! (Enki et Ninursag)*

Une seule chose manque – l'eau ! La Dame demande à son époux de remédier à cet état de fait et le dieu suprême délègue Utu au soin de rafraîchir le jardin :

*Et Utu tira l'eau de la terre,
Par les trous où elle sourdait. (Ibid.)*

Ce poème sumérien, plus ancien que celui cité plus haut, parle-t-il d'un pays de cocagne plus ou moins imaginaire ou fantasmagorique, d'une contrée réelle mais lointaine, du Paradis que gagnent ceux qui ont quitté leur enveloppe charnelle ? La maîtrise de l'eau a indubitablement été un point fort quand le climat s'est asséché. Il a existé de grandioses installations hydrauliques, au Yémen par exemple, et des puits. Ou, comme ici mentionnés, des systèmes de pompage, plus rudimentaires. Dilmun, pourtant, évoquerait un autre cataclysme – le Déluge, qui aurait recouvert, à jamais, une merveilleuse civilisation dont la patience et l'histoire n'ont conservé que le nom. Le golfe arabo-persique sait jalousement préserver des énigmes enfouies sous l'eau. D'aucuns avouaient que le paradis se trouvait là. Il fallait absolument préserver jalousement ce secret.

Dilmun, est-ce ce jardin fleuri et couvert de fruits, tous plus affriandant les uns que les autres, au cœur de l'Arabie ? Est-ce un site, bâti de briques et d'énergies humaines ou une légende ? Longtemps, l'historien, incertain, a hésité entre lieu réel ou lieu fantasmagorique. Où le localiser, alors que sa trace s'est estompée au fil des âges ? Le paradis, antithèse du désert, semble tellement fantaisiste et extravagant que l'on peine à y croire.

Pourtant, l'antiquité a vanté ce port prodigieux. Pourquoi n'aurait-il pas, comptoir commercial prospère, fait le bonheur des cités mésopotamiennes ? La ville d'Ébla se livrait à des échanges avec Dilmun, alors même qu'Al Rajajil sortait de terre. Cependant, la trace de Dilmun se perd... Inexplicablement ! Un millénaire plus tard environ, le nom sort, inopiné, du silence et de l'oubli. D'intenses relations se nouent, à nouveau, avec les régions du Tigre et de l'Euphrate. Des savants avancent l'île de Barheïn (ou Tylos) comme port potentiel, ce que confirme, à date récente, l'archéologie. Opportunément, des recherches à Qalaat al-Bahreïn dévoilent un pan d'histoire. Voici un site occupé vers 2300 AEC, livrant une cité de l'âge du cuivre, aux nombreuses strates superposées, et sa nécropole. Certes, la céramique (dite de Barbar) est locale, mais une cinquantaine de tablettes babyloniennes confirment les relations entre ce port et la Mésopotamie.

Cette réalité tangible contraste avec le poème ci-dessus. En effet, ce type d'introduction inaugure usuellement une cosmogonie. Rien n'existait avant que le couple primordial ne s'installe et que la déesse Ninursag ne demande à son époux que le pays soit doté en eau. Jardin et jardinier apparaissent pour le ravissement de celle-ci. Dilmun devient une cité florissante et l'œuvre de création peut alors débiter :

Sa capitale devint alors l'entrepôt

Le fournisseur de tout Sumer. (Ibid.)

Dilmun est également le refuge, hors de l'espace et du temps, où vit Ziusura, un rescapé du Déluge, qui apparaît dans l'épopée de Gilgamesh. Peut-être a-t-on oublié les variations climatiques de l'époque postglaciaire, très humide au départ et donc, favorable au développement de l'agriculture ? Peut-être a-t-on négligé le temps où une montée des eaux a ennoyé toute la basse Mésopotamie, obligeant l'Euphrate à changer de lit. Ici s'est forgée l'image terrifiante qui a su persister, à travers les siècles, du Déluge. Des cités ont disparu – il n'en reste que des noms, fixés sur des tablettes. Inexorablement, un sort cruel détruisait de riches et brillantes civilisations. Qu'en est-il resté ? Un parfum d'aromates, de fruits sucrés, d'exubérantes fleurs, de paradis

enchanté. Puis, durablement, la sécheresse s'est installée, année après année. Avant l'avancée du désert, la vie resplendissait, à l'image des jeunes déesses qui s'ébattaient dans Dilmun, aguichant Enki. Le vert jardin, arrosé à profusion a fini par disparaître, image idéale du Paradis perdu...

Le mythique royaume de la reine de Saba

L'Arabie heureuse se niche-t-elle dans le golfe arabo-persique ou au Yémen ? Les deux acceptions sont valides. Traditionnellement, le royaume de la reine de Saba a été doté de ce qualificatif. Des vestiges de ce temps sublime, à l'aube de la vie, ou de cette région fertile ont enfiévré les imaginations – ainsi, la statuette de Rawk datée de l'âge du cuivre (fig. 8). Les trésors que cette femme fabuleuse pouvait offrir à son égal, le roi Salomon, ont enrichi le mythe. Si la Bible lui consacre un long passage, en gage de sa popularité, elle ne cite pas son nom – c'est une femme. Ultérieurement, elle entre dans une légende dorée, cultivée par le Coran et l'Islam. Sulaymân (Salomon), qui avait

commerce avec les oiseaux, prit un jour fantaisie de tous les convoquer. Or, la huppe manqua à l'appel. Le souverain, fâché (et un peu despotique), s'emporta. Celle-ci arriva prestement et s'excusa, disant : « je connais quelque chose que tu ne connais pas. » Curieux, le roi Salomon tint à en savoir davantage. Ainsi, la huppe parvint à convaincre la reine de Saba de rendre visite au souverain juif, à des milliers de lieues. Une cour somptueuse, un équipage éblouissant, des richesses fabuleuses accompagnèrent son singulier déplacement. À son tour, Sulaymân tint à déployer un appareil inoubliable et à l'éblouir ; il l'invita donc à traverser un pavage de cristal. La reine, apeurée, qui croyait devoir marcher sur l'eau, abandonna sa religion et le culte du soleil, se convertissant aussitôt à l'Islam ! Ensuite, dans les jardins, tous deux se livrèrent à un divertissement royal – des assauts d'énigmes. Une étrange affinité les réunit, le temps du séjour.

Il y avait dans leur contrée un Signe pour les Sabéens : deux merveilleux jardins, l'un à droite, l'autre à gauche. (...) Ils se détournèrent de la vérité. Nous inondâmes leurs terres, et nous changeâmes leurs oasis en deux jardins produisant des fruits amers : des tamarins et quelques jujubiers. (Coran, Sourate XXXIV)



Figure 8. Statuette de Rawk, sanctuaire (?) de l'âge du cuivre, Yémen, 3500 AEC. (© Th. Sagory)

Marib fut la capitale de la reine de Saba et du peuple sabéen. Établie sur les rives du Wadi Adhana, la ville, fondée plus de 1000 ans avant notre ère, jouissait d'un ingénieux système d'irrigation qui assurait à tous une belle prospérité en arrosant deux oasis. Le

Coran relate ci-dessus l'effondrement de la digue peu avant les prêches du prophète Mahomet. Et il tire de ce cataclysme l'idée édifiante d'une punition à l'encontre de la vanité des habitants de la cité, polythéistes. Porte du désert (ou « le Quart vide »), dont l'immensité fascine, elle regorge de biens précieux, de denrées rares, d'une abondance de produits aussi variés que succulents. Elle ouvre la voie aux caravanes d'encens et à quelque soit immodérée de dépaysement. De l'époque emblématique de la reine de Saba, demeurent des vestiges épars mais saisissants : le temple d'Almaqah (ou de la lune), l'Arsh Balkis ou trône de Balkis et le Maram Balkis ou temple de Balkis. Ce dernier se révèle encore impressionnant avec les huit piliers du péristyle, dressés vers le ciel, alors même que leur base disparaît peu à peu sous le sable. Quant au vestibule conduisant à la cour intérieure, il est déjà enfoui. Le désert gagnerait-il à nouveau la partie, reléguant les vagues ruines de pisé dans un passé obsolète ? Une ville neuve, une digue neuve relèvent le défi de la vie. Des enfants jouent à grimper sur les piliers de l'ancien trône royal. Le temps se serait-il arrêté sur cet instant de bonheur, annihilant les disparités, voire les oppositions entre Arabie heureuse et désert, quasi diaboliques, car vécues comme punition divine ? Au-delà des siècles et dans un souci marqué d'intemporalité, la tradition autochtone a su préserver le nom de la ravissante, pour ne pas dire ensorcelante, reine – Balkis. Et un autre conte arabe... (fig. 9)

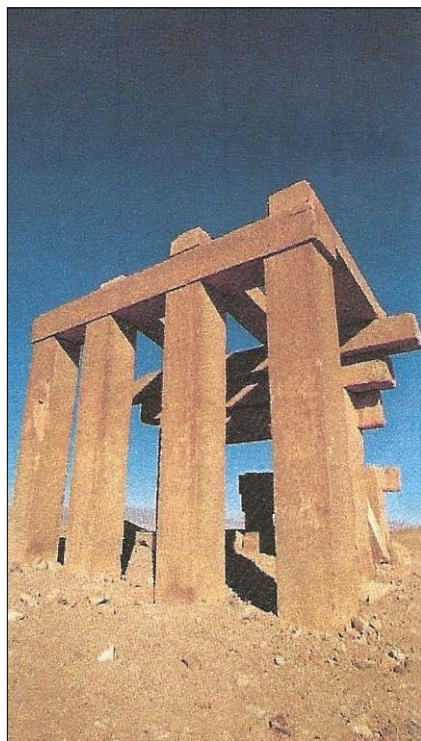


Figure 9. Temple du dieu lune de Ma'in, Yémen, V-^{le} siècle AEC. (© Joachim Chwaszcza)

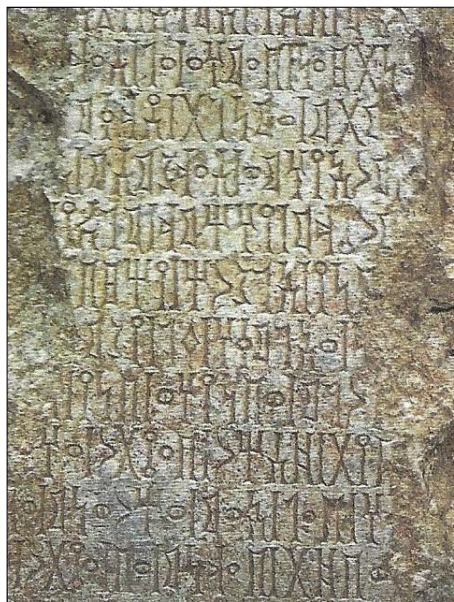
La reine eut pour père le vizir du royaume de Saba et pour mère, la fille du roi des Djinns – union insigne s'il est possible. Elle grandit en sagesse et en grâce, si bien que le roi tomba amoureux de la jeune fille... Et l'invita en son palais. Celle-ci s'exécuta. Avait-elle le choix ? Ils allèrent dans la chambre et Balkis servit du vin capiteux au souverain, jusqu'à ce qu'il fut ivre à rouler par terre. Elle lui trancha alors la tête. Le peuple, reconnaissant d'avoir été délivré d'un tyran, offrit le trône à la jeune et magnifique personne, qui sut apporter à tous, douceur, magnanimité et mansuétude. Pour leur part, les Éthiopiens colportent un autre récit à son propos, relaté dans *Kebra Nagast*, un ouvrage du XIV^e siècle, destiné à asseoir la légitimité de Ménélik 1^{er} comme premier souverain du pays. Effectivement, ils se disent descendants du fils que la reine, ici nommée Makeda, aurait eu, lors d'une étreinte avec le roi Salomon. La trame, prolixe et détaillée, dévie de celle citée plus haut. Ici, le souverain a le beau rôle et s'autorise la ruse pour parvenir à ses fins et séduire la belle princesse. Il lui promet sur l'honneur de ne pas la caresser ni lui manquer de respect, à la condition expresse qu'elle-même ne touche à aucun des biens appartenant au roi. Sur ces entrefaites, il fait servir un souper épicé à souhait. La gorge brûlante, Makeda tend une main fine vers une cruche d'eau, oublieuse du serment juré. Salomon en profite, elle doit céder. De leur union naîtra

le roi d'Éthiopie, Ménélik 1^{er}, dont on dit merveille. N'aurait-il pas rapporté en Axoum l'arche d'alliance ?

Souveraine orientale, régnant sur un très vaste domaine – l'Érythrée, l'Éthiopie, le Yémen –, la reine de Saba jouit d'un pouvoir colossal, d'un prestige exorbitant, d'une renommée sans égale. Cependant, elle est femme. D'aucuns prétendent, dès lors, la diaboliser, la salir, l'avilir. Sans vergogne, ils font de cette dame exceptionnelle, la reine des démons. Et l'on passe, par excès de zèle, des djinns aux démons ! Tout est jeu de contraste, à l'image de l'Arabie. Cependant, à l'heure actuelle, Abd Allâh al-Baraduni, un poète yéménite, rend un hommage élogieux à une antique et auguste souveraine. N'incarne-t-elle pas la nation yéménite ?

*C'est du pays de Balkis que monte cette mélodie
Et les accords pincés sur ces cordes ;
De l'air de ce pays que viennent les vents magiques,
De l'Arabie heureuse ces chants...*

Terre d'oppositions, le royaume de Saba offre des vallées verdoyantes et des solitudes arides, une montagne impénétrable et une mer difficile. C'est aussi le lieu où pousse l'arbre à encens qui fit la splendeur et la gloire de la contrée. Sirwah, la ville aux soixante temples fut la plus ancienne capitale. Elle a livré, entre autres, un sanctuaire dédié à Almaqah, une divinité solaire (ou lunaire ?). Puis vint Marib au cruel destin. Y a-t-il d'autres sites yéménites, d'autres cités prospères qui puissent rivaliser avec une capitale somptueuse un temps, avant de subir, elle aussi, les outrages du temps et des hommes ? Ma'in peut-être, antique ville fortifiée, qui s'enorgueillit d'un temple voué à Athtar (Astarté) et fut la capitale des Minéens ? Trois peuples principaux se partageaient le territoire, avant que Saba ne prenne l'ascendant. N'oublions pas les Hadranites. Contrée bénie des dieux, chaque vallon abritait un centre florissant. Bien que peu recommandable à plus d'un titre, la côte abrite des ports de pêche surtout, ou de commerce, avec Aden dans le royaume d'Awsan. Vaincu par le royaume de Saba,



il dut faire allégeance, facilitant pour les marins expérimentés, les transports entre le Yémen et les pays du nord. Sa capitale, Hagar Yahirr, dont il ne reste qu'un tertre pierreux, site démantelé quand le royaume de Saba, hégémonique, soumit la région, a récemment été mise au jour. La reine Balkis aurait pu prendre cette voie marine depuis Aden, lors de son lointain périple vers Jérusalem. A-t-elle préféré une tradition caravanière sans âge, habituée qu'elle devait être aux solitudes et aux trahisons du désert. Qui se souvient de ces anciens mouillages ? Ne sont-ils pas autant de mots jetés à l'oubli ? Tihama demeure une brûlante bande de sable le long de la mer Rouge, avec de petits ports de pêche. Quant à la réputation des marins, elle a traversé les âges, jusqu'à l'époque romaine.

Figure 10. Inscription hymyarite, stèle de Marib, Yémen. (© Joachim Chwaszcza)

Plus prosaïquement, le royaume de la reine de Saba (Yémen) est indubitablement le berceau de la langue arabe. Des milliers d'inscriptions en sudarabique épigraphique (dédicaces aux dieux, textes d'architecture, textes juridiques) l'attestent. Sont distingués quatre dialectes : sabéen, minéen, celui du Qataban et celui d'Hadramout issu, quant à lui, d'une langue apparentée à l'éthiopien. (fig. 10)

Le royaume de la reine de Saba – l'Arabie heureuse – doit sa renommée à la route de l'encens. En fait, des denrées multiples, aromates, poivre, perles, soie transitaient par cette voie. Elle traversait de part en part le pays, depuis Aden, puis gagnait Sanaa, et se dirigeait vers Saada au nord pour franchir les déserts sans fin de la péninsule arabique. On décomptait quarante-cinq étapes... et autant d'impôts à déboursier pour les caravaniers. Nul ne s'étonne de la prodigieuse fortune de la reine !

Arabie pétrée

Reste l'Arabie pétrée, où le vent et le sable ont sculpté le minéral, au cœur même des zones les plus arides. Enfer et paradis, désert et oasis, se succèdent au gré d'un temps qui se donne l'infini pour base. Au gré du pas monotone du dromadaire qui avance régulièrement sur une interminable piste. Tout est pierre du rocher au sable. Jamais sites n'ont mieux mérité ce nom qui traduit leur nature immémoriale. Une piste caravanière sans fin conduit depuis Pétra (Jordanie) jusqu'au sud de l'Arabie. Des oasis offrent leur fraîcheur, aux voyageurs : Al Ulla – voici Dadan, une capitale qui a vu s'édifier 7000 ans de civilisation ou Madâ'in Salih (Hégra), au nord. Peut-on vanter cette merveille pétrifiée ? Si Pétra, la renommée, la faramineuse, se révèle comme un rêve de pierre, dentelé, dissimulé au sein d'un étroit goulet, creusé par le Siq, Hégra offre le parti inverse, à la frontière méridionale du royaume nabatéen. Rochers sculptés, titanesques, défiant l'usure du temps, Hégra émerge du désert, conquête sur la matière, signe de puissance. Une même culture, celle des Nabatéens, et deux approches, l'une occulte et l'autre, épanouie dans un cadre somptueux. (fig. 11)

Aujourd'hui, le passé surgit de terre, grâce à un projet grandiose de mise en valeur de la partie nord-ouest de l'Arabie saoudite, initié par le prince héritier. Voici un musée et



Figure 11. Hégra. (Photo Lubo Ivanko)

un immense chantier de fouilles, s'étalant sur des zones immenses – la ville d'Al Ula, le site d'Hégra et maintenant Dadan, qui s'inscrit dans les projets à venir. Depuis 2000, une coopération franco-saoudienne a extirpé de terre des artefacts variés.

Comme les autres pays, l'Arabie saoudite livre des villes remarquables dès l'aube de la civilisation. Tayma connaît une occupation dès l'âge du bronze (II^e millénaire AEC). Elle livre la tenace empreinte d'une haute muraille d'enceinte couvrant 20 ha. Son nom offre un lien avec Tiamat et l'Assyrie. Sont vénérées trois divinités : Saïm, Sengalla, Ashina (soleil, lune, Vénus). Le nom de la ville-oasis a marqué l'histoire, avec une mention dans la Bible. Elle sait s'enorgueillir d'une inscription au pharaon Ramsès III et d'autres tablettes cunéiformes.

Dadann (ou Al Khuraybah) aussi, se voit citée dans la Bible, associée à Saba. Ce fut d'abord la capitale du royaume de Dadan en un temps déjà mythique, puis de celui de Lihyan sur la route de l'encens. De magnifiques structures architecturales, des inscriptions, une riche statuaire sont autant de promesses pour les fouilles à venir. Citons, parmi les vestiges exhumés, une tombe ornée d'un lion en bas-relief.

Citons aussi Mleiha (Émirats arabes unis). Ce site a livré une nécropole populaire centrée autour de riches monuments en briques crues, pleins et allongés (III-II^e siècle AEC). Une sépulture souterraine se voit associée à une sorte de tour ostensible, dotée d'une stèle au titre du défunt inhumé là. Des rebords crénelés préfigurent les décors festonnés d'Hégra, un siècle plus tard. Ils seront sculptés dans la roche, mais dans un état d'esprit voisin. Les peuples archaïques du désert, puis les Nabatéens, ont un souci avéré de leurs défunts. Ainsi, les plus respectables bénéficient d'une stèle ou d'une inscription nominative. Est-ce en lien avec une vénération des ancêtres ? La vie est éphémère et même les cités sont appelées à disparaître ; la mort confine à l'éternité. Selon les zones et selon les époques, divers modes sépulcraux sont attestés : les cavités dans les montagnes, les tombes à ruches, les tombes à tours, les allées bordées de tombeaux, puis avec les Nabatéens des façades et salles sculptées dans le grès. Dans une cavité au Yémen, une exceptionnelle momie, richement parée, chaussée et enveloppée dans des tissus a été retrouvée. Les tombes à ruches sont des édifices en pierres sèches, voûte en encorbellement et entrée triangulaire. Quant aux tombes-tours, elles connaissent un succès depuis le Sinaï jusqu'à l'extrémité de l'Arabie.

Merveille pétrée, Hégra se positionne sur 10 000 ha de désert. Sur la route caravanière de l'encens, de la myrrhe, des aromates. Le site recèle une centaine de tombes monumentales, qui portent des inscriptions, des quartiers résidentiels, des édifices religieux. Un prodige d'installation... pour une population dont l'existence, liée au commerce, est avant tout nomade. Dans une région où le bois est absent, le creusement des salles souterraines et la sculpture des façades se faisait depuis le haut. Et l'on détruisait les corniches à mesure qu'elles ne servaient plus. Une prouesse technologique. Des traces d'une richesse inouïe, aujourd'hui livrées à l'érosion. Il est vrai qu'une puissante nappe phréatique alimente des puits et autorise une agriculture prospère. En dépit de l'environnement hostile, un magnifique témoignage de vie fastueuse se dévoile ici.

Voici un chaos de grès ocré. Un paysage extravagant, déconcertant, inénarrable, tiré du fantasme le plus fou. Un invraisemblable dédale dans lequel s'égarer à tout jamais. Des piliers bruts, aux formes grotesques, avoisinent des rochers plus ou moins ovoïdes,

certains acérés, d'autres émoussés. Des façades sculptées se dessinent sur des parois. Des blocs isolés, comme oubliés dans un décor qui semble à peine terrestre. Parfois, un rocher, érodé par le vent en alvéoles ondulées, rivalise avec un groupe de frontons alignés. Ailleurs, deux entrées béantes sont réunies par une colonne sculptée de main d'homme. D'un côté, se découvrent les tombes et leurs façades presque spectrales dans leur monotonie. À l'intérieur, les parois plus ou moins lisses s'ornent occasionnellement de bas-reliefs destinés à les embellir ou d'inscriptions relatant la vie du défunt. En un point, elles se regroupent autour d'une place. Ici, une sorte d'arche entre les mondes. Là, un massif plus tourmenté. À côté, le quartier résidentiel. Un rempart de briques crues ceinture une zone immense ; des tours se dressent, gardiennes du temps, de l'espace et des intrusions inopportunes ; des portes ouvrent sur des îlots d'habitation, des marchés, des places et des jardins, ou des bâtiments publics. Parmi ce faste, une cavité offre, au-delà d'un étroit passage, une arche monumentale et un *Diwam* (salle de réception) avec trois banquettes en U, invitant le passant à s'asseoir. (fig. 12)



Figure 12. Hégra, le diwam. (Wikipedia, photo Prof. Mortel)

Peuple étonnant que les Nabatéens ! Commerçants habiles, ils se sont établis entre la Jordanie et le sein de l'Arabie. Ayant domestiqué puis introduit le dromadaire, ils jouissaient d'une incontestable maîtrise du désert. Leurs pistes, jalonnées de points d'eau n'étaient connues que d'eux seuls. L'inhospitalière nature les avait dotés d'un pays farouche où nul ne se risquait à effectuer des raids. Sans guide, tout étranger passait de vie à trépas. L'origine de ce peuple demeure obscure, sinon inconnue. Leur civilisation, où la femme avait un rôle déterminant, a disparu, tout aussi

mystérieusement qu'elle avait commencé. Sont restés des inscriptions, une langue et un alphabet. Marques sur la pierre qui éternisent pour toujours l'éphémère. Des noms à jamais oubliés ! Hégra a disparu. Son occupation avait débuté au néolithique. Puis vinrent les Lihyanites (VI-IV^e siècle AEC), les Minéens peut-être. Enfin, les Nabatéens (I^{er} siècle AEC) y avaient sculptés une centaine de tombeaux rupestres monumentaux, bâti une immense cité et un vaste sanctuaire à deux niveaux, sur une butte rocheuse au sein des maisons. Madâ'in Salih l'a remplacée, parfois nommée Al Hyr, comme la 15^e Sourate, *la Vallée des pierres*. (fig. 13)

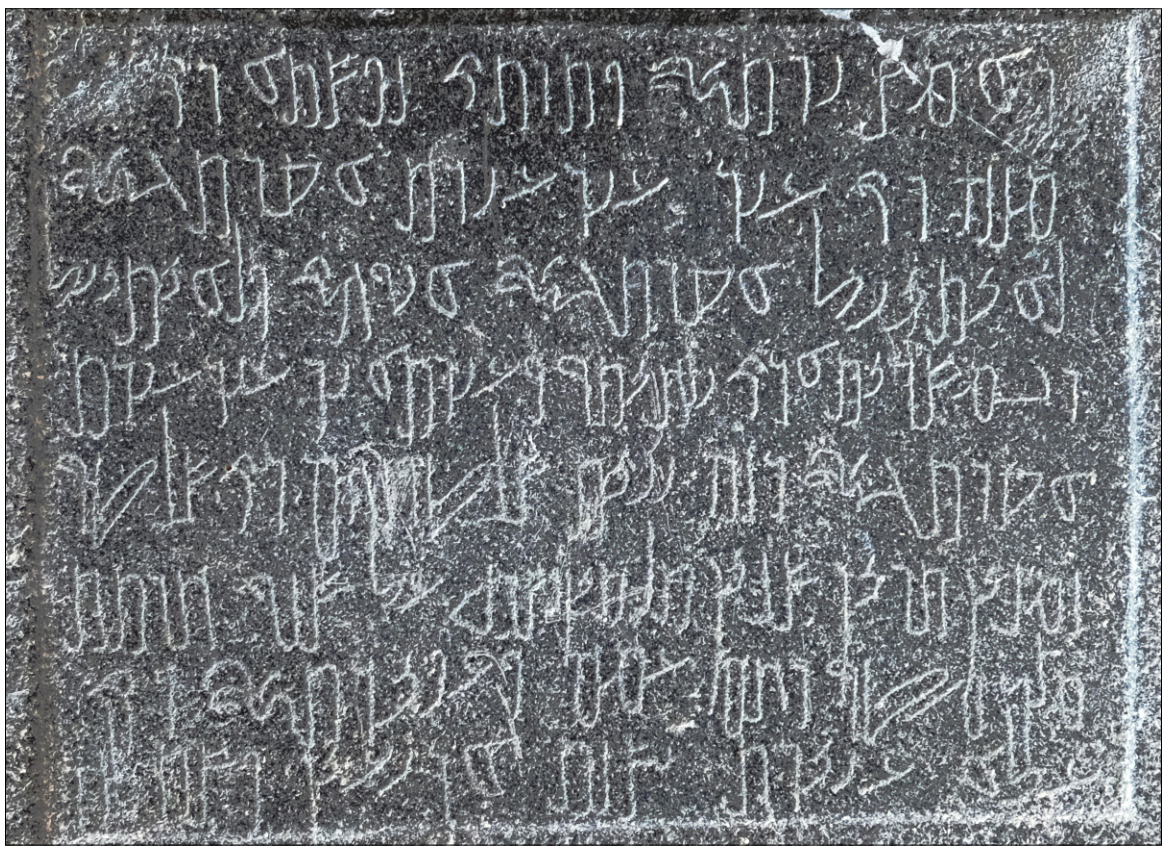


Figure 13. Inscription en nabatéen. (Domaine public, Wikipedia, photo Mbzt)

D'heureuse aux temps préhistoriques, l'Arabie est progressivement devenue un désert. Les hommes ont su dompter l'espace hostile et trouver de miraculeuses richesses qui ont fait sa renommée – l'encens, le cuivre, les perles d'Oman puis le café ! Avec la domestication du dromadaire, des pistes mettaient en contact l'Inde, encore plus mythique que l'Arabie, avec le Proche-Orient et l'Égypte ; la mer d'Arabie demeurait un écueil sauf aux navigateurs chevronnés. L'immense territoire abritait des tribus toujours en guerre les unes contre les autres. C'est au cours de l'antiquité tardive, que se produisit l'émergence de l'entité arabe, fédérée autour d'une langue commune et d'une religion, l'Islam. Curieusement, la graphie de celle-là oublie définitivement le style sudarabique originel devenu obsolète, pour un alphabet plus actuel. Aujourd'hui, la péninsule arabe, toujours déchirée, peut-elle prétendre au titre jadis attribué ? Richesse et misère, oasis et déserts s'y côtoient...

Sur l'auteure de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteur en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*.

Chez Kadath, elle a déjà publié de nombreux articles, dont : • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ; • *Dées-*

ses mères préhistoriques et matriarcat. • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* ; • *L'omphalos du monde, Göbekli Tepe* ; • *Cernunnos et les divinités gauloises*. (Pour une liste complète, [cliquez ici](#))

Bibliographie

- ⇒ Des empreintes humaines vieilles de 120 000 ans découvertes..., *le Temps*, 18.09.2020.
- ⇒ Exposition : sur la route de l'encens, les royaumes du sud de l'Arabie, *Archéologia* n° 550, 2017.
- ⇒ Hégra livre ses splendeurs, *CNRS, le journal*, 11.05.2018.
- ⇒ Il y a 2000 ans, Arabie saoudite : Hégra, *MAN*.
- ⇒ Ingrid Périssé: «Après Hégra, Dadan sera sans doute le site le plus important d'Arabie saoudite», *Arabnews*, 18.01.2024.
- ⇒ L'art rupestre dans la région de Ha il, *Site du patrimoine mondial*, 2022.
- ⇒ *Le grand guide du Yémen*, 1990, Gallimard, 1993. [Reine de Saba]
- ⇒ Les mystérieuses pierres levées d'Al Rajajil, *les découvertes archéologiques*, 19.12.2011.
- ⇒ Les trois déesses de la Kaaba, origine de l'Islam : ses racines païennes matriarcales – les 3 déesses de la Kaaba, *le blog de Mahomet*, 03.2017.
- ⇒ Madâ'in Salih, l'antique Hégra, *Orient-Méditerranée*, 2022.
- ⇒ Une « statue monumentale » lihyanite d'Al-Ula en Arabie saoudite prêtée pour cinq ans au musée du Louvre, *Arabnews*, 06.09.2022.
- ⇒ ABOU-NASR, Donna, la tombe d'Ève entre légende et mythe, *la Presse*.
- ⇒ ANATI Emmanuel, *l'Art rupestre dans le monde, l'imaginaire de la préhistoire*, 1995, Larousse, 1997.
- ⇒ ANDRÉ-SALVINI B., LOMBARD Pierre, la découverte épigraphique de 1995 à Qal'at al-Bahrein : un jalon pour la chronologie de la phase Dilmun moyen dans le golfe arabe, *Proceedings of Seminar for Arabian Studies*, t 27, 1998.
- ⇒ BARTHÉLÉMY Pierre, sur les traces des maîtres de Hégra, perle du désert arabe, *le Monde*, 07.10.2019.
- ⇒ BENESCH Kurt, *les énigmes du passé, l'aventure archéologique moderne*, Presses de la cité, 1979.
- ⇒ BOTTÉRO Jean, KRAMER Samuel Noah, *lorsque les dieux faisaient l'homme, mythologie mésopotamienne*, Gallimard, 1989, 1993.
- ⇒ BRETON Jean-François, ARRAMOND Jean-Charles, ROBINE Gérard, dernières découvertes au Yémen, *Archéologia*, n° 271, 1991. [Temple d'Athtar]
- ⇒ CHARBONNIER Jean-Michel, Al Ula, l'oasis aux 7000 ans d'histoire, *Connaissance des arts*, 11.01.2020, 19.11.2020.
- ⇒ CHARLOUX Guillaume, l'art rupestre en Arabie, une histoire oubliée des peuples du désert, *dossiers d'archéologie*, n° 407, 2021.
- ⇒ CRANÇON Sophie, Émirats arabes unis, le passé sous les dunes, *Archéologia*, n° 383, 2001.

- ⇒ FATON Jeanne, vingt ans de coopération franco-saoudienne : vingt ans de découvertes, *Faton*, actu-culture.com, 20.01.23.
- ⇒ FOURNIÉ Éléonore, Arabie saoudite, sculptures de dromadaires en taille réelle, *Archéologia* n° 563, 2018.
- ⇒ FOURNIÉ Éléonore, Arabie saoudite, allées funéraires préhistoriques, *Archéologia* n° 606, 2022.
- ⇒ GARCIA Michel-Alain, RACHAD Madiha, *l'art des origines au Yémen*, Seuil, 1997.
- ⇒ HOFMAN Jean-Marc, routes d'Arabie, archéologie et histoire au royaume d'Arabie saoudite, *Archéologia*, n° 480, 2010.
- ⇒ LAFLEURIEL-ZAKRI Simone, Oman, un art rupestre à découvrir, *Archéologia*, n° 320, 1996.
- ⇒ MOUTON Michel, Émirats arabes unis, Mleiha à l'origine des traditions funéraires nabatéennes, *Archéologia*, n° 441, 2007.
- ⇒ PIGNÈRES Michel, Découverte : des momies au royaume de Saba, *Archéologia*, n° 235, 1988.
- ⇒ ROQUE Jean de la, *voyage de l'Arabie heureuse*, 1715.
- ⇒ ROBIN Christian, cités, royaumes et empires de l'Arabie avant l'Islam, *revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 1991.
- ⇒ SACHET J., ROBIN C., dieux et déesses d'Arabie, images et représentations, *actes de la table ronde du Collège de France*, 1^{er}-2 octobre 2007.
- ⇒ STEIMER-HERBET Tara, des milliers de tombes préhistoriques aux portes du désert, *Archéologia*, n° 382, 2001. [Tombes-tours]
- ⇒ STEIMER-HERBET Tara, actualités, un monument du IV^e millénaire au Yémen, *Archéologia*, n° 440, 2007.
- ⇒ TESTARD-VAILLANT Philippe, Hégra livre ses splendeurs, *CNRS le journal*, 11/05/2018.
- ⇒ ZAKRI Simone, sultanat d'Oman : Bât et les routes de commerce de l'âge du bronze, *Archéologia* n° 306, 1994.

© Éditions Kadath 2024.

KADATH Assoc.
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy